

l'une et l'autre étaient praticables ; nous ne prétendons pas les juger ici. Ou bien, il fallait du premier coup se prononcer radicalement pour la cause de l'Union, et contenir le Sud par une démonstration menaçante sur la frontière de Rio-Bravo ; ou bien, si on reconnaissait le caractère de belligérant au parti de la sécession, on devait sans hésitation aller jusqu'au bout et consommer l'œuvre de la séparation, en se déclarant ouvertement pour les planteurs des États du Sud, qui, au souvenir de la gloire française, avaient tressailli et n'attendaient que le secours de notre parole pour triompher et tendre la main à notre corps expéditionnaire marchant sur Mexico. Par une conséquence qu'on a peine à concevoir aujourd'hui, quand on jette les yeux derrière soi, la politique impériale sortit de toute tradition logique. Le caractère de belligérants, accordé aux États du Sud, ne servit qu'à prolonger inutilement une lutte meurtrière, et notre gouvernement repoussa les ouvertures réitérées des propriétaires sudistes, qu'il avait, la veille, encouragés et qu'il laissa finalement succomber. Dès lors, la cause latine était perdue. Les Yankese victorieux franchirent en masse la frontière du Texas et, attirés par la rapine, s'éparpillèrent en guérillas juaristes dans les provinces mexicaines du Nuevo-Leon, de la Sonora et du Tamaulipas.

Ici commence la seconde phase de l'expédition française. Nous quittons le domaine de la diplomatie et de la politique pour entrer sur le terrain de la guerre. Des fautes ont été aussi commises et elles ont été suivies de conséquences funestes.

Après la rupture de la convention de la Soledad, les troupes françaises, renforcées de 3,500 hommes amenés par le général de Lorencez, commencèrent les hostilités. La ligne du Chiquihuite n'avait pas été repassée, comme le voulait la convention de la Soledad. Cette violation de la parole donnée était un fâcheux début. Elle produisit un déplorable effet. Un peuple civilisé, qui se piquait d'apporter à une nation presque barbare le respect du droit et des engagements pris, commençait ainsi par fouler aux pieds une promesse solennelle. Ce fut une double faute. Outre que le prestige de notre force en fut diminué, nous ouvrions les premiers la porte à la trahison. De plus, les Mexicains s'imaginèrent, et



dans leur langage fanfaron, répétèrent à l'envi que les Français avaient eu peur de leur rendre la possession du col du Chiquihuite; « position formidable que nous n'aurions pu franchir une seconde fois, » prétendaient-ils, « si elle avait été défendue par les dignes fils de Cortès. » Pour tout homme du métier, ils se faisaient illusion. La route du col, armée de quelques canons de fonte et de vieilles pièces de rempart difficiles à manœuvrer, qui enfilait mal le chemin tortueux qui débouche en venant de la mer, était des plus faciles à tourner par les hauteurs voisines, et, à coup sûr, la résistance n'eût pas été longue. Mais, en tout cas, il eût été préférable de subir quelques pertes, au risque de retarder le secours à apporter aux malades abandonnés à Orizaba, que de laisser croire que nous avions manqué à notre parole. Le bon droit, cette fois encore, parut se ranger du côté des Mexicains, qui ne se firent pas faute d'exploiter notre oubli des traités parmi les populations.

Nous n'essaierons pas de décrire ici les opérations militaires commencées sous de si fâcheux auspices, et qui vinrent se dénouer si cruellement, le 5 mai 1862, sous les murs de Puebla; mais on peut dire que notre gouvernement commit une série d'erreurs qui attestaient de sa part une ignorance complète du pays où il portait la guerre, tout autant qu'un étrange oubli des sentiments qu'avait soulevés dans notre propre patrie l'invasion des alliés.

Le général de Lorencez avait reçu mission d'ouvrir une pareille campagne à la tête d'un effectif dérisoire par son insuffisance. La responsabilité de son insuccès remonte de droit au gouvernement, qui n'avait pas suivi les règles de la plus simple prévoyance. Les lauriers, si rapidement cueillis

en Chine par quelques bataillons heureux, faisaient sans doute espérer une nouvelle moisson au Mexique. Il a fallu l'héroïsme d'une poignée d'hommes pour que l'échec éprouvé sous les forts de Guadalupe et de Loreto ne se changeât pas en un complet désastre, et l'histoire impartiale dira bien haut que la retraite du général de Lorencez à travers trente lieues de pays tourmenté, inondé et facile à l'embuscade, intimidant, par la mâle contenance de sa petite colonne, la nombreuse cavalerie de Carbajal, qui couronnait les *cerros* sans oser en descendre, ramenant ses nombreux blessés et son matériel jusqu'à Orizaba, est à la hauteur de beaux faits d'armes. Deux fautes ont été commises par le commandement militaire, qui avait méconnu les grands principes de la guerre. Avant tout, il eût dû éclairer sa marche, avant de se mettre à portée de Puebla, où il croyait entrer comme dans une cité amie et qui l'accueillit, à petite distance, par un feu roulant. Plus tard, c'était une mesure impérieuse de s'assurer militairement du Borrogo qui dominait la ville d'Orizaba, où il avait dû chercher un refuge après sa retraite.

Mais la défaite de Puebla a eu pour cause principale l'ignorance complète où M. de Saligny, qui était armé de pouvoirs étendus et qui marchait avec l'armée, était des dispositions de la place et de la population. Le général, trompé par les assertions de la diplomatie mal renseignée, poussa droit devant lui, convaincu que les rues de Puebla étaient ornées d'arcs de triomphe en l'honneur de nos soldats libérateurs. Le mécompte fut cruel : on eût dû le prévoir. Était-ce le parti des émigrés, qui depuis longtemps avaient vieilli hors de leur pays, qui pouvait donner de salutaires avis? En outre,





n'avait-on pas pris pour allié le général Marquez, connu au Mexique par sa cruauté, coupable d'avoir, sur l'ordre du président Miramon, rebelle à l'autorité de Juarez, fait briser par ses soldats le sceau officiel et les coffres de la légation anglaise pour en soustraire 7 millions de francs qui y étaient déposés ; coupable encore d'avoir fait fusiller les blessés nationaux et étrangers couchés dans les hôpitaux de Tacubaya ! Son drapeau précédait le nôtre ; il fut salué par le pays comme il le méritait. Marquez avait appelé l'invasion ! Est-ce ainsi que nous devons nous présenter en libérateurs aux Mexicains, pleins de haine pour Marquez, vigoureux soldat, mais chez qui le soldat avait des appétits de bourreau. Le dernier siège de Mexico, que ce général défendait il y a trois semaines, a été signalé par des excès qui, de l'aveu même de l'infortuné Maximilien, déshonoraient la cause impériale. Mais nous subissions dès lors les conséquences de nos fautes. Le général Marquez devait être naturellement notre allié, puisque c'est lui qui, depuis 1861, tenait dans ses mains les fils de la conspiration franco-mexicaine.

Le Mexique est un pays maudit ; le mot patrie n'y vibre plus. Il est divisé en deux partis, qui s'intitulent les cléricaux et les libéraux, sans parler des bandes de toutes couleurs qui pillent les villes et rançonnent les voyageurs au nom de Dieu ou de la liberté. Dans les deux partis, il y a, sans doute, des individualités honorables qui gémissent de la décadence et de la guerre civile. Mais, pendant que cinq millions d'Indiens travaillent et souffrent, les cléricaux veulent conserver ce qu'ils ont acquis aux dépens de la prospérité générale ; les libéraux veulent s'enrichir et parvenir aux honneurs. Tous sont coupables. Les libéraux, fidèles à la

constitution, n'ont pas la honte d'avoir livré leur sol à l'étranger. C'est le seul mérite du président Juarez, si on le veut, mais c'est là sa force. C'est avec cette force que la France a dû compter. C'est ce qui donnera à Juarez, devant le tribunal de l'histoire, le bénéfice des circonstances atténuantes.

Pendant que le général de Lorencez, enfermé dans Orizaba durant l'hivernage de 1862, subissait mille privations et résistait avec sa petite troupe aux efforts de l'ennemi, le général Forey faisait voile pour la Vera-Cruz avec 30,000 hommes de troupes fraîches. Dès l'arrivée du nouveau corps expéditionnaire, le général de Lorencez reprit la route de la France, emportant avec lui les sincères regrets de ses soldats, qui l'avaient vu à l'œuvre. Le commandant en chef, dès les premiers jours d'octobre, installait son quartier général à Orizaba.

Chacun espérait en venir promptement aux mains avec l'ennemi. La campagne pouvait se terminer rapidement. Novembre, décembre, janvier et février étaient les mois les plus favorables aux opérations sur les hauts plateaux qui séparent Orizaba de Mexico. Là où 5,000 combattants avaient échoué, 35,000 soldats, pleins d'élan, jaloux de venger un échec dû à une surprise, devaient emporter Puebla, ville ouverte, et ses forts, qu'on n'avait pas encore eu le temps de rendre formidables par des travaux de défense. La flotte, à qui était échu le rôle pénible et ingrat de transporter les troupes et le matériel de guerre, n'avait pas suffi pour apporter les approvisionnements de bouche nécessaires. Il y avait donc urgence à faire monter sans retard, sur le plateau de San-Andres, riche en maïs et en bétail, le petit corps du



général de Lorencez, qui en connaissait les ressources et la topographie. Les régiments fraîchement débarqués auraient suivi de près et auraient ainsi échappé à l'action des terres chaudes. Les ravitaillements auraient été aussi assurés pour les diverses colonnes convergeant vers Puebla par les routes de Tehuacan, de Palmar et de Perote. D'un bond, l'armée française entrerait à Mexico, sans grosses pertes et sans avoir pillé ou laissé piller le pays, pour qui une guerre rapidement menée devait déjà être assez funeste.

Toutes les prévisions de l'armée, impatiente d'entamer les opérations, furent trompées. Le général Forey procéda avec une lenteur qui permit aux juaristes d'organiser la défense, de lever des Indiens en masse, de faire appel aux contingents les plus éloignés du centre du territoire, de ravager à leur profit les haciendas des hauts plateaux, de brûler les provisions qu'ils ne pouvaient emporter, et enfin d'abriter Puebla derrière une double ceinture de remparts et de canons.

Cinq longs mois se passèrent ainsi en marches et en contremarches pleines de fatigue. Jusqu'en avril 1863, l'armée française ne s'avança qu'à pas comptés, appauvrissant le pays par un séjour prolongé, et redoublant la confiance des libéraux par l'excès de ses précautions. Ainsi, quand nous gravâmes les Cumbres, l'ennemi avait fait le vide devant nos colonnes sur le plateau d'Anahuac. La région était dévastée et presque stérile. Les terres chaudes avaient décimé notre effectif, et il fallut aller demander aux États-Unis et à la Havane les grains nécessaires aux hommes et aux animaux. Des sommes considérables furent consacrées par les intendances à l'achat de mulets demandés à l'étranger, tan-

dis qu'ils abondaient tout à l'heure devant nos avant-postes, et une grosse quantité d'avoines, importées de New-York, restèrent en partie, faute de moyens de transport pour les plateaux, à croupir sur les quais de la Vera-Cruz, inondées par l'eau de mer, jusqu'au jour où, ne pouvant les utiliser, on se décida à les réexpédier en France, où elles arrivèrent à moitié avariées. Une opération de remonté fut aussi tentée à Tampico, et chaque cheval ramené à la Vera-Cruz par nos cavaliers d'Afrique, après évaluation des dépenses, revenait au prix moyen de 25,000 fr. Il est vrai que l'opération avait coûté une canonnière, *la Lance*, perdue sur la barre du fleuve. Tels furent les fruits de la temporisation.

Enfin, la *ville des Anges* apparut à nos yeux comme la terre promise. Il fallut commencer un siège en règle. Le même système, qui avait prévalu jusque-là dans la direction des opérations militaires, fut appliqué à l'investissement de la place. On écarta toute idée d'un assaut, qui certes, après quelques travaux d'approche et de reconnaissance, eût pu être tenté contre les Mexicains, si on s'était d'abord attaqué à la ville pour faire tomber les forts de *Guadalupe* et de *Loreto* uniquement par la famine et la soif. Plus tard, la prise du Pénitencier nous donna un instant les clefs de la ville; car déjà les assaillants avaient pénétré dans les *quadres*, d'où on pouvait foncer sur la cathédrale qui servait de réduit au général Ortega. Les assiégés, poussés la baïonnette dans les reins, étaient ébranlés et se débattaient sous la panique. L'ordre fut donné de se retirer et de quitter des positions déjà prises, dont la conservation paraissait trop en l'air et trop périlleuse. Et, depuis cette sanglante soirée, les Français durent se résigner à attaquer et à enlever successivement chaque nuit



des pâtés de maisons, chèrement achetés, perdus et repris, procédant méthodiquement, s'arrêtant à une limite précise fixée par avance à l'élan des troupes, indiquant ainsi clairement à l'ennemi sur quel point devait se porter l'attaque du lendemain, lui laissant toujours dix-huit heures de répit pour doubler ses lignes de barricades et pour percer ses meurtrières, à l'abri desquelles, invisible, il fusillait nos soldats s'avancant dans les ténèbres la poitrine découverte.

Grâce à ce système, condamné par les hommes du métier réputés pour leur expérience, cet affreux siège dura trois jours de plus que celui de Saragosse, et, sans l'heureuse attaque du fort de Totimehuacan, qui fit tomber la place, on se préparait à subir les pluies d'hivernage en face des retranchements de Puebla. Le *cerro* San-Juan, où était installé le quartier général français, s'était déjà couvert de baraques en bois et de cahutes en terre destinées aux troupes. Ce ne fut que pendant le siège, après la tranchée ouverte, qu'on s'aperçut de l'insuffisance de nos canons, et on dut envoyer le commandant Bruat chercher à bord de la flotte ses pièces rayées de gros calibre.

Après la capitulation de Puebla, peu s'en fallut, sans l'insistance des généraux divisionnaires, qu'on ajournât la marche sur Mexico. C'était se préparer de gaieté de cœur à un second siège, car Mexico s'était déjà entouré d'ouvrages qu'on commençait à armer. Prise à l'improviste, la capitale ne fit aucune résistance.

Si le général Forey, par la rapidité de sa marche, eût évité le siège de Puebla, la face des choses eût peut-être changé au Mexique. Grâce à nos retards, l'esprit de résistance s'était

développé dans la République et avait eu le temps de gagner toutes les provinces qui, depuis, s'étaient prononcées pour l'autorité présidentielle. Les capitales d'États, qui allaient devenir autant de foyers d'insurrection, fussent demeurées tranquilles, faute de concert entre elles, et la France, dès les premiers jours de 1863, entrant en maîtresse dans Mexico, eût conquis toute liberté pour s'allier franchement aux séparatistes du Sud, qui, de leur côté, gagnaient encore du terrain.

Malgré les fleurs et les pétards semés sur la route du général Forey entrant à Mexico, l'enthousiasme fut factice. Ce qui eût dû, avant tout, frapper un commandement attentif, c'est que Juarez n'avait pas été chassé par la population de la capitale. Le chef de l'État cédait la place à la force, mais sans compromis. Dans sa retraite, il emportait le pouvoir républicain, mais il ne le laissait pas tomber de ses mains. Il était courbé, mais il n'abdiquait pas. Il avait l'entêtement du droit. Ce fut pendant cinq ans le secret de la force d'inertie ou de la résistance du vieil Indien, se retirant de bourgade en bourgade, sans jamais trouver un traître ou un assassin sur sa route.